

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Hans-Jürgen Lüsebrink, Marcel Moussette et Gregory A. Waselkov, Sherry Simon

Michel Gaulin

Numéro 155, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72400ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2014). Compte rendu de [Hans-Jürgen Lüsebrink, Marcel Moussette et Gregory A. Waselkov, Sherry Simon]. *Lettres québécoises*, (155), 50–51.

☆☆☆☆

HANS-JÜRGEN LÜSEBRINK

« *Le livre aimé du peuple* ». *Les almanachs québécois de 1777 à nos jours*

Québec, PUL, coll. « Cultures québécoises », 2014, 424 p., 44,95 \$.

Fortune d'un genre quasi littéraire

Un ouvrage important qui dresse l'histoire et l'évolution d'un genre apprécié du peuple des villes comme de celui des campagnes, et dont la transformation progressive a laissé sa marque sur d'autres médias qui lui ont peu à peu succédé.

Allemand d'origine, professeur à l'université de Saarbrücken, Hans-Jürgen Lüsebrink est bien connu dans le milieu universitaire et littéraire québécois, où ses interventions sont toujours attendues avec intérêt. S'étant précédemment intéressé aux almanachs européens, il était donc la personne tout indiquée pour se pencher sur la fortune de ce genre en Amérique du Nord, non seulement au Québec proprement dit, mais en divers lieux du continent, où se trouvaient des rassemblements de francophones : localités de l'Ouest canadien, côte est de la Nouvelle-Angleterre, et même jusqu'en Louisiane.

Les origines

C'est à Fleury Mesplet, cet éditeur à la fois entrepreneur et audacieux, que l'on doit le premier almanach canadien de langue française paru à Montréal en 1777, soit une année avant la fondation de son journal, *La Gazette du commerce et littéraire*, qui allait rapidement le mettre en délicatesse avec le pouvoir politico-militaire. Québec devait suivre l'année suivante, 1778, avec *L'Almanach de Québec*, publié par les éditeurs Brown et Nelson, accompagné d'une contrepartie en langue anglaise, le *New Quebeck Almanach*.

Dès les origines, les almanachs canadiens s'étaient axés sur le modèle européen et, en particulier, pour ce qui nous concerne, le modèle français, déjà bien ancré, avec 3 633 almanachs publiés à Paris entre 1600 et 1895, le XVIII^e siècle représentant, selon une bibliographie consultée par Lüsebrink, « l'âge d'or des almanachs » (p. 7).

L'épanouissement

Ce n'est toutefois que vers les années 1830 que l'almanach québécois commença à trouver véritablement son assiette, grâce, en particulier, aux efforts d'un autre personnage remuant, le journaliste et imprimeur Ludger Duvernay. Dans *Le Guide du cultivateur*, publié annuellement entre 1829 et 1836, il laisse de côté les prophéties et autres éléments utopiques qui furent longtemps l'une des caractéristiques du genre pour orienter le propos vers le politique, ce qui lui vaudra une censure bientôt doublée d'une interdiction de publier, à l'aube même de la Rébellion de 1837.

Rapidement, les imprimeurs, les libraires et les communautés religieuses comprirent que, compte tenu du nombre de lecteurs auxquels



Je ne saurais assez louer, *in fine*, la qualité exceptionnelle de cet ouvrage de Hans-Jürgen Lüsebrink, tant dans le détail que dans la vue d'ensemble.

ils pouvaient s'adresser, aussi bien à la campagne qu'à la ville, il y avait bénéfice à tirer de cette poussée de soif de savoir combinée à un goût de divertissement. Ainsi, les almanachs commencèrent-ils à se différencier les uns des autres selon les publics auxquels ils s'adressaient, et chacun y trouva longtemps son compte.

Toutefois, la poussée qui avait été le fait du premier tiers du xx^e siècle commença à s'essouffler quelque peu dans les années trente, car l'almanach se trouva en concurrence avec des divertissements plus alléchants, le cinéma par exemple. Certains éditeurs surent pendant quelque temps tirer avantage de ces nouvelles techniques, mais, manifestement, l'almanach avait fait son temps, bien qu'il restât encore en vogue, pendant une bonne dizaine d'années au moins, dans des lieux éloignés des grandes villes, ou dans la diaspora, celle, par exemple, de l'Ouest canadien, ou encore celle de la Nouvelle-Angleterre, pour ne donner que quelques exemples.

Je ne saurais assez louer, *in fine*, la qualité exceptionnelle de cet ouvrage de Hans-Jürgen Lüsebrink, tant dans le détail que dans la vue d'ensemble qu'il projette sur son sujet et, en particulier, la robustesse qu'il apporte à sa conclusion, comme on en voit trop peu souvent, ces temps-ci, dans les travaux savants.

☆☆☆☆ ½

MARCEL MOUSSETTE et GREGORY A. WASELKOV

Archéologie de l'Amérique coloniale française

Montréal, Lévesque éditeur, coll. « Réflexion », 2014, 465 p., 80 \$.

La place de l'archéologie

Un ouvrage captivant qui nous entraîne bien à l'intérieur des terres, tout le long du littoral est de l'Amérique du Nord (exception faite d'une mince bande de terre qui court, à l'est, depuis la baie de Fundy jusqu'à la Floride), pour se résoudre dans les Antilles et la Guyane.

Deux auteurs sont réunis ici, l'un Québécois, spécialiste en ethnologie et en archéologie historique nord-américaine, professeur au Département d'histoire et chercheur associé au CÉLAT (Centre universitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions) de l'Université Laval, l'autre, Américain, professeur à l'Université de South Alabama, où il est directeur du centre d'études archéologiques et



MARCEL MOUSSETTE ET GREGORY A. WASELKOV

spécialiste sur le site du Vieux-Mobile, celui du fort Toulouse et d'autres établissements de la Louisiane de l'époque coloniale française. Leur point de départ veut que l'archéologie proprement dite ait été, au cours des années, quelque peu négligée au profit de l'histoire. Certes, les deux disciplines possèdent entre elles des affinités, mais chacune travaille à sa façon, qui ne correspond pas toujours aux préoccupations de l'autre. L'histoire est principalement le fait d'un écrit, après investigation faite dans les documents, et parfois (mais pas nécessairement toujours) sur les lieux mêmes d'un événement donné. L'archéologie, en contrepartie, se travaille principalement sur les lieux mêmes pour gratter la terre et tâcher de tirer, des diverses couches du sol, des artefacts qui donneront des indices sur l'occupation passée d'un territoire et la façon dont on a pu y vivre. C'est un travail de terrain, au sens premier du mot.



La quatrième de couverture explique donc que les auteurs ont relevé le défi d'organiser de façon rationnelle l'immense quantité de données disponibles et de construire une étude autour d'un fil de discussion qui retiendra l'attention du lecteur en proposant une synthèse de la recherche archéologique accomplie sur le vaste territoire de l'Amérique coloniale française.

Ce faisant, ils ont jugé de la qualité des fouilles qu'ils ont passées en revue. Certaines, plus anciennes, laissaient à désirer et ont gâté des sites qui auraient pu encore livrer des données qui auraient été précieuses. D'autres sites, dont les diverses couches avaient été soigneusement préservées, ont fait l'objet d'un examen minutieux et permis de dater plus judicieusement certains phénomènes.

On attirera également l'attention sur le riche contenu iconographique de l'ouvrage (plan de certains sites importants, excellentes photographies — souvent en couleurs — d'objets qui ont été trouvés lors de fouilles) qui vient donner un sens de réalité au récit qui nous est fait ou aux explications qui nous sont fournies. J'ai été fasciné, pour ma part, par la trentaine de pages de texte, de plans dessinés et d'illustrations (p. 103-130) consacrés à la forteresse de Louisbourg, qui est assurément l'une des plus belles restaurations jamais accomplies au Canada.

Enfin, on saura gré aux auteurs d'avoir respectueusement mis en lumière la place des autochtones vivant à l'intérieur des terres et dont on connaît encore trop peu la façon de vivre et celle de traiter avec des inconnus dont ils avaient toutes les raisons de se méfier.

Voilà un ouvrage qui fait honneur à la présence et à l'activité françaises sur un territoire considérable qui commençait à se transformer en un Nouveau Monde.



☆☆☆☆

SHERRY SIMON
Villes en traduction
Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal
 Traduit de l'anglais par Pierrot Lambert
 Montréal, PUM, 2013, 274 p., 34,95 \$.

La ville et la traduction

Une étude intéressante qui se penche sur l'influence que la rencontre des langues peut exercer, par l'entremise de la traduction, sur la façon de vivre dans certaines villes.

Bien connue dans le monde de la traduction, professeuse à l'Université Concordia et traductrice accomplie, Sherry Simon examine ici, comme son titre l'indique, le cas de quatre villes mondiales qui ont vécu l'expérience d'un contact entre les langues, contact qui a fini par donner une saveur bien particulière à chacune d'elles, tout comme il a réussi à influencer le comportement de ses citoyens, notamment ceux qui y ont vécu comme écrivains.

Sherry Simon n'aurait pu mieux choisir les quatre villes qu'elle a retenues : Calcutta à l'ère coloniale, divisée physiquement entre la population autochtone et celle associée au pouvoir britannique ; Trieste (l'on pense immédiatement à James Joyce), qui s'était donnée aux Habsbourg au *xiv^e* siècle, puis qui fut rattachée à l'Italie en 1918 ; Barcelone, qui reprit vie, avec le catalan, après le cauchemar de l'ère Franco ; Montréal, enfin, qui connut deux régimes, l'un français, l'autre britannique, et qui dut longuement réclamer son statut de ville principalement de langue française.

Mais qu'on le veuille ou non, le territoire de ces villes divisées ne pouvait rester étanche. Aucun pouvoir n'était en mesure d'empêcher le va-et-vient entre les divers quartiers de la ville, exercice dans lequel les écrivains semblent avoir joué un rôle prépondérant. On pense notamment, ici, à Joyce, Irlandais, pris entre deux langues qui n'étaient pas les siennes de naissance, mais qui n'en marquèrent pas moins de façon indélébile son œuvre.

Le chapitre que Sherry Simon consacre au cas de Montréal est des plus intéressants, sans doute parce qu'il nous touche de plus près. Elle voit Montréal comme « une ville de transactions inégales et tendues [...] un laboratoire de nouvelles formes d'expression » (p. 188), après avoir affirmé, à la page précédente, que « [d]e fait, vivre à Montréal, c'est faire l'expérience quotidienne des aspects incontrôlés de la traduction, de ses gains et de ses pertes, de ses objectifs culturels divergents, de ses effets troublants » (p. 187). Il n'en reste pas moins que c'est là l'un des charmes de Montréal que bien des villes seraient fières de posséder.